

Brèves littéraires

Brèves

Mère porteuse

Céline Cyr

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, C. (2005). Mère porteuse. *Brèves littéraires*, (69), 28–32.

CÉLINE CYR

Mère porteuse

C'était déjà le jour le plus triste de ma vie. Je pleurais, effondrée, seule avec lui, qui m'avait quittée d'une façon trop soudaine. Un homme au complet sombre vint m'avertir que tout était prêt, que les portes allaient ouvrir bientôt. Avant d'affronter les autres avec mon immense peine, je sortis en croyant que dehors, je pourrais calmer mon anxiété. Je fumais une dernière cigarette avant de me plier aux convenances. Il faisait froid. Il pleuvait aussi. Une inconnue gravit tranquillement l'escalier et, une fois sur le palier, à côté de moi, elle s'alluma une cigarette avec des gestes lents et posés. Nous restâmes côte à côte, étrangères, sous l'auvent, pour nous protéger de la pluie. Je remontai le col de mon manteau noir pour lui cacher mes yeux rougis. La femme expirait lentement la fumée par les narines, l'air absent, le regard lointain, perdue en elle-même. Très calme, elle passa la main dans ses cheveux gris, coupés courts. Elle portait des lunettes qui s'embaient et qu'elle essuyait avec les doigts de temps en temps, de façon nonchalante.

— Je viens voir Léonard.

— Vous êtes une amie, une collègue ?

— Ni l'une ni l'autre. Juste une femme de passage. Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Je suis sa fille. Excusez-moi, il faut que je rentre. Je dois m'occuper de lui.

À cet instant, je la sentis se raidir, perdre contenance. Elle braqua ses yeux sombres sur moi, me scrutant de la tête aux pieds. D'un mouvement nerveux et brusque, elle écrasa son mégot sous son pied. Puis elle ouvrit la porte et me fit signe d'entrer la première. Dans le vestibule, l'homme au complet sombre me tendit la main, me rassura d'une voix grave en me souhaitant bon courage. J'allai, avec elle dans mon sillage, rejoindre Léonard dans la pièce sombre. Avec une extrême lenteur, la femme enleva son manteau, le déposa avec délicatesse sur une chaise, essuya ses lunettes avec le bas de son chandail et, en le regardant dit, d'une voix très douce : « Alors, si tu es sa fille, je suis ta mère. » Après cette incroyable révélation, elle me tendit timidement la main.

Abasourdie, je reculai vers lui, pour m'éloigner d'elle qui pourtant me souriait. Ma mère m'avait abandonnée à la naissance. Je l'ai longtemps attendue et, dans l'attente, j'ai appris à la détester. Je refusais que la femme qui m'avait fait souffrir m'ouvre si candidement les bras. « Vous, ma mère ! » Voilà les premiers mots que je lui criai avec dédain. Sans tenir compte du ton de reproche dans ma voix, et les yeux toujours tournés vers lui, elle ajouta tout doucement :

— Il a dû t'apprendre à me haïr pour que tant de colère t'habite. Tu me détestes déjà, autant que lui, et tu ne sais rien de moi. Je suis ta mère. Comment t'appelles-tu, ma fille ?

— Si vous affirmez être ma mère, vous devriez savoir mon nom.

— Je regrette, mais à cause de lui, je l'ignore. Léonard a refusé que je te nomme. Quand tu es sortie de mon ventre, je t'ai appelée ma petite chouette. Après, il a coupé le cordon. Alors, tout s'est éteint. Je ne sais pas quel prénom il a choisi pour toi. Je t'ai perdue, j'ai tout perdu, le jour de ta naissance, le 12 avril 1985. Tu es devenue son bébé.

Je restai debout près de lui. Il était de marbre. Je posai mes mains sur les siennes, si froides, si froides. Et ses yeux noirs, à elle, braqués sur moi, ne cessaient de me dévisager.

— Vous mentez. Ma mère a fui, m'a abandonnée, elle nous a quittés pour un autre homme. Elle habite à Paris avec son amant et se fout de moi, de lui, de nous.

— La vérité c'est que Léonard m'a aimée, suffisamment pour te concevoir avec moi. Puis, il m'a répudiée. Il avait honte de moi. Il prétendait que je ne serais jamais digne d'être la mère de son enfant. Je ne t'aurais abandonnée sans y avoir été contrainte. Il m'a enlevé le droit de t'aimer. Il a fait de moi une mère porteuse.

Je m'accrochai à la version de Léonard, à ma souffrance d'enfant abandonnée, à la haine entretenue envers ma mère absente. J'allai m'asseoir, loin d'eux. Elle dit, avec des sanglots dans la voix : « Cet homme m'a détruite. Il n'aimait que lui. Je l'adorais, mais je n'étais rien pour lui. »

— Moi, il m'aimait, j'en suis certaine. Vous ne cherchez qu'à le dénigrer.

Elle vint s'asseoir à côté de moi, prit ma main très doucement. Je sentis sa peau douce et chaude sur la mienne. Je fis un geste pour me lever, elle retint ma main prisonnière de la sienne. Je cherchai à m'esquiver parce que je ne voulais pas de mère.

— Je ne suis jamais allée à Paris. Je déteste prendre l'avion. J'ai trop peur, seule, dans le ciel. J'ai peur de tomber, de mourir. Je t'ai portée, petite chouette. Après, il n'a plus voulu de moi dans sa vie. Il m'a fait jurer de rester loin de toi. Comme je le craignais, je lui ai obéi. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Je lui ai obéi et je t'ai perdue.

Sa voix était douce, autant que ses caresses. Elle me fit remarquer que j'avais la même forme de doigts qu'elle, preuve que j'étais issue de son ventre, preuve qu'elle était ma mère. Pourquoi ma tête et mon cœur refusaient-ils que ce soit elle ?

— Il est temps que vous partiez, Madame. Votre place n'est pas ici. Les autres vont arriver.

— Tu ne veux pas que les gens sachent qui je suis. Tu as honte de moi, toi aussi. Comme lui.

— Vous êtes folle ! Qui me dit que vous êtes ma mère ? Qui me dit que cette histoire est vraie ?

— Sans doute suis-je folle d'être venue ici en un jour pareil et d'avoir espéré mieux. Je voulais m'assurer qu'il ne pourrait plus me faire de mal. Il le peut encore à travers toi. Avant que je parte, dis-moi ton nom pour que je cesse de t'appeler ma petite chouette, toi

qui es si grande maintenant. Je garderai au moins ce souvenir de toi.

— Marianne. Voilà le nom qu'il a choisi pour moi.

Elle lâcha ma main, s'approcha de lui une dernière fois. Elle lui caressa délicatement les cheveux, puis le visage. Elle mit son manteau sur ses épaules. Quand elle passa à côté de moi, elle murmura : « Je m'appelle Marianne aussi. » Elle sortit, chancelante, en pleurant.

Je restai seule, les yeux rivés sur le cercueil de mon père.